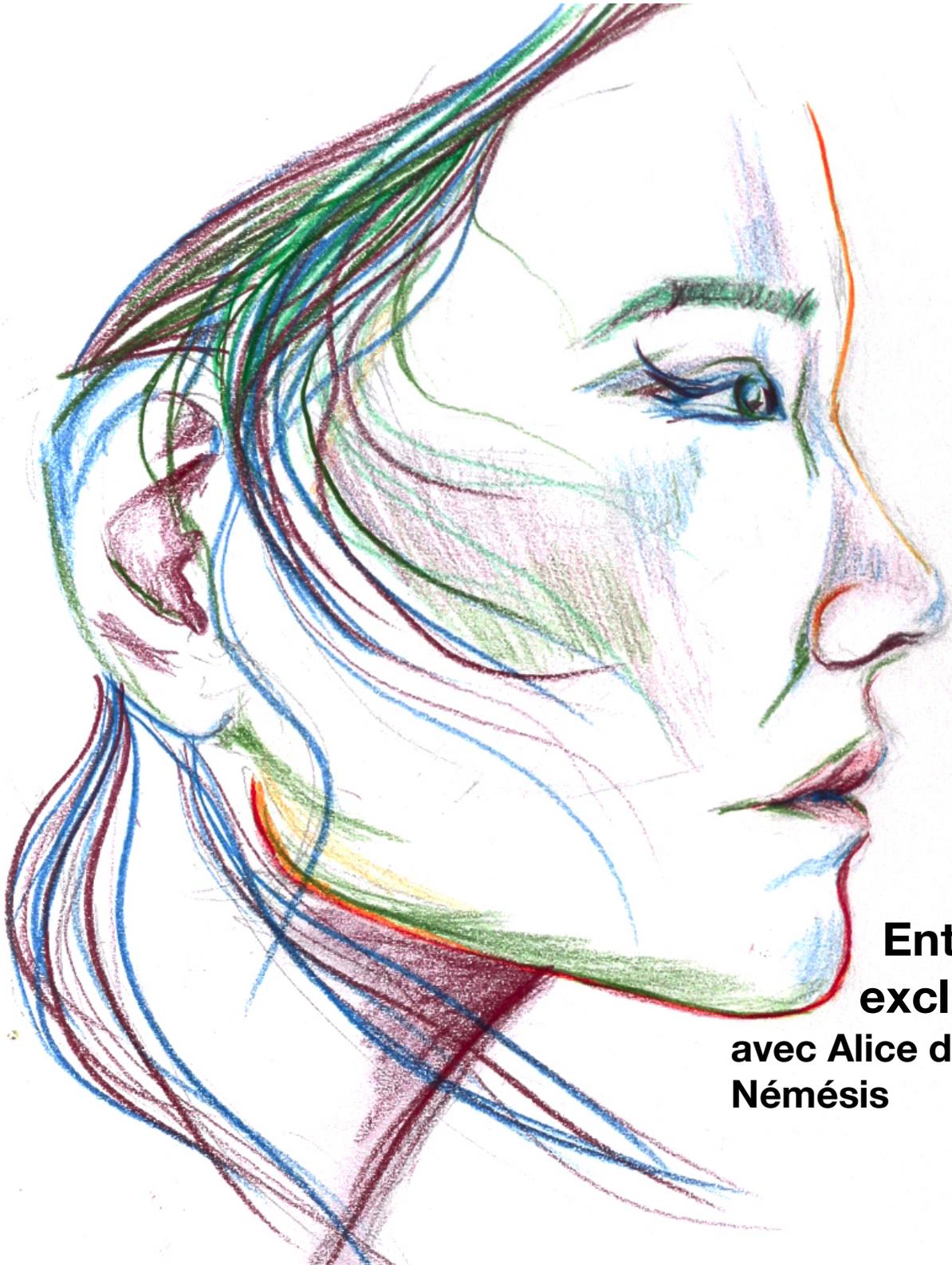


Mars 2021 – Numéro 15

La Fugue

La femme

« Partout où l'homme a dégradé la femme, il s'est dégradé lui-même » Charles Fourier



**Entretien
exclusif
avec Alice du collectif
Némésis**

SOMMAIRE

L'édito

Par Alban Smith

Sujet des plus belles passions comme des plus bas instincts, les femmes sont au cœur d'une actualité permanente.

Si l'on tient que la femme avait été mise de côté pendant de trop longs siècles, elle marque son retour en force. Féminisme, parité, féminisation, sexisme, misogynie et quelquefois phallocratie : la lutte des classes est morte, vive la lutte des genres ! Ne pas succomber aux pièges de cette dualité, mortifère pour notre société moderne. L'Histoire du monde nous a appris que la vérité ne se trouve que rarement dans les extrêmes, et plutôt dans un juste milieu (*in medio stat virtus*) si difficile à atteindre, si délicat à conserver.

Le 8 mars dernier a encore été l'anniversaire du politiquement correct pour tous les acteurs des scènes politique et économique. Dans ce festival *Libération* a voulu proposer une nouvelle danse en publiant la lettre d'un violeur ("J'ai violé. Vous violez. Nous violons" ...). On a déjà hâte que vienne le 1^{er} avril.

Ce n'est plus Marlène Schiappa et ses références désolantes (citation de Spider-Man sur *TPMP*, 15/03) que nous avons besoin d'entendre pour suivre une réflexion sur La Femme. Nous avons besoin d'écouter ce que nous en dit la littérature et l'histoire, observer comment l'art nous la présente, et comment la philosophie la pense. Bonne lecture du journal *La Fugue* !

4

HISTOIRE

Le Moyen Âge, l'Histoire au féminin

8

LITTÉRATURE

Alice Ferney, romancière de la féminité

12

HISTOIRE DE L'ART

Belles Morisot

16

PHILOSOPHIE

Le Féminisme, rêve et révolution

20

ACTUALITÉ

La place de la femme c'est à la ... ?

24

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC ALICE DU COLLECTIF NÉMÉSIS

Nous entendons parler aux femmes françaises de problématique qu'elles rencontrent en France, au quotidien

28

NOS COUPS DE CŒUR ...

**Charlotte
Histoire de son serviteur
Les Furtifs**

RÉDACTION



Alban Smith
Cofondateur
Responsable des
entretiens



Histoire
Hervé de Valous
Cofondateur
Rédacteur



Philosophie
**Emmanuel
Hanappier**
Rédacteur



Littérature
Ombeline Chabridon
Rédactrice



Histoire de l'Art
Olivia Jan
Rédactrice



Actualité
**Alain d'Yrlan
de Bazoge**
Rédacteur



Aliénor Brochot
Secrétaire de rédac-
tion



**Pauline
Doutrebente**
Responsable com-
munication

Ont également collaboré à ce numéro : **Charlotte Chomard, Serge, Ysende Debras et Inès de Sevelinges.**

Le Moyen Âge, l'Histoire au féminin

Par Hervé de Valous

Existe-t-il une époque bénie pour les femmes ? Hier assurément non, aujourd'hui pas encore, demain peut-être. À l'exception de la mythique civilisation des amazones vivant autour de la mer Noire, l'Histoire semble avoir été bien cruelle avec les femmes. Ou bien faut-il chercher là où nous pensons ne rien trouver.

Jehanne d'Arc est une figure nationale disputée par tous les vieux républicains comme par les derniers royalistes. Elle est aussi le témoignage de ce que fut l'époque médiévale pour la femme. Son destin tient de la légende et son image est omniprésente dans nos églises de village. Pourtant, sa réalité historique est incontestable. Elle témoigne qu'au XV^{ème} siècle, à l'extrême fin du Moyen Âge, les armées d'un roi, ainsi que de grands seigneurs de guerre tels Charles d'Albret, Jacques de La Palice et autres La Trémoille suivirent au combat une jeune femme d'une vingtaine d'années. Un tel choix de la part des hommes les plus farouches de leur temps est un symbole manifeste d'une certaine considération de la femme par l'ensemble

de la société. L'époque médiévale est en effet la parenthèse historique de l'Occident où le droit romain, farouchement patriarcal et même parfois misogyne, n'est pas appliqué et ne sert pas de référence à un quelconque code civil. Le droit coutumier des pays du Nord et l'influence certaine de l'Église permirent aux femmes d'obtenir une place d'une étonnante modernité au sein des sociétés.

Pas de suffragettes au Moyen Âge

Commençons par observer les couches réputées inférieures de la société. Une égalité politique stricte règne entre hommes et

femmes : ils sont tous sujets d'un prince. Néanmoins, faire des activités politiques le monopole des seules têtes couronnées serait incorrect pour la période. Beaucoup de corps intermédiaires, villes et autres corporations, possèdent des assemblées où des décisions sont prises à l'issue de votes. Hommes et femmes siègent et votent à égalité, reflet d'une vie sociale où les deux sexes mènent leur vie de manière certes différente, mais sans notion d'assujettissement. Les registres notariés de l'époque prouvent que les femmes mariées peuvent fonder des magasins et y travailler sans accord marital et qu'elles ne prennent que très rarement le nom de leur mari, signe d'une certaine égalité des deux partis au sein du couple. Ces découvertes sont l'œuvre de Régine Pernoud : cette historienne de renom a beaucoup œuvré à reconsidérer le statut de la femme au Moyen Âge. De manière plus générale, en France où la paysannerie représente plus de 90% de la population, les questions de l'égalité sociale, de l'égalité politique ou encore de l'égalité dans les foyers, sont en réalité des non-questions. Tout le monde participe aux travaux de la ferme qui nécessitent un nombre important de bras tant les tâches sont dures et variées : femmes et enfants travaillent en harmonie avec les hommes. Quant à savoir si l'égalité dans le travail était alors vue comme une chance par les femmes, c'est encore une autre question. Du moins hommes et femmes prenaient part à

l'équilibre de la vie sociale et politique, non pas dans une recherche d'égalité mais plutôt de manière spontanée et complémentaire, aucun des deux sexes n'ayant de prétention fondée à dominer l'autre.

Dans la haute société, les constats sont encore plus faciles à faire tant les grandes dames de l'ère médiévale sont maintenant connues. Aliénor d'Aquitaine, Blanche de Castille, Isabelle Ire la Catholique et tant d'autres sont de grandes souveraines qui marquent leur temps en se révélant aussi



The Accolade, Edmund Blair Leighton, 1901, ©Wikipédia

habiles politiciennes que mères accomplies. Au milieu de multiples intrigues politiques, la duchesse Aliénor d'Aquitaine met au monde dix enfants dont l'un deux n'est autre que le célèbre Richard Cœur de Lion. En France, le cérémonial veut que la Reine reçoive un couronnement qui lui soit propre, au moment de son mariage avec le monarque ou au moment du sacre de ce dernier ; la cour de France voulant ainsi souligner le rôle politique qu'il entendait donner à la femme du Roi. Cette pratique disparaît peu à peu durant l'époque moderne, la Reine ne devenant qu'une "première dame" dont la tâche n'est plus que d'assurer une descendance à son royal époux. Est-ce à dire qu'il faut douter de l'idée d'un continuel progrès dans l'Histoire ?

L'Église et la femme

Paradoxalement, à l'heure où nous parlons de donner une plus grande place aux femmes dans les institutions de l'Église romaine jugée sexiste, il faut considérer que la chrétienté s'est pourtant révélée être un facteur d'émancipation de la femme durant la période médiévale. En effet, depuis ses débuts, mais peut-être plus visiblement au Moyen Âge, l'Église a érigé une figure particulière comme étant le meilleur intermédiaire entre Dieu et les hommes : la Vierge. Une frénésie de dévotion mariale se manifeste dans les nombreux vocables attribués aux édifices religieux en Europe. Les cathédrales en sont le meilleur exemple, et Notre-Dame de Paris en est le témoignage le plus célèbre. Marie est montrée comme le symbole de la perfection, comme le temple de Dieu par excellence. Les religieux mettent en avant ses qualités de femme pour justifier son intercession face à un Dieu en-



Vue de a cathédrale de Chartres prise de la place du Châtelet, ©boutique.généalogie

core assez inaccessible : douceur, pitié, amour... Le modèle de la perfection humaine est donc une femme : dans un monde imprégné du sentiment religieux, la répercussion socio-culturelle est mathématique. Plus concrètement, les femmes trouvent dans l'Église un moyen d'exercer une influence certaine dans la société par les rôles qui pouvaient leur être confiés. C'est notamment le cas des grandes abbesses dirigeant des territoires plus gros que beaucoup de seigneuries. Véritables lieux de pouvoir, ces abbayes de femmes jouissent aussi d'une solide réputation intellectuelle. Étude des textes sacrés, enseignements des enfants, apprentissage du latin et du grec, rien ne les distingue des monastères d'hommes, contrairement aux siècles futurs qui les relégueront à la clôture et à la prière contemplative. Certains textes rédigés par ces femmes de Dieu sont de

Le modèle de la perfection humaine est donc une femme : dans un monde imprégné du sentiment religieux, la répercussion socio-culturelle est mathématique

véritables objets de mode en plein cœur du XIIème siècle et trouvent encore un écho chez nos actuels adeptes des remèdes naturels. Nous parlons bien évidemment ici de l'œuvre prolifique et proluxe de la bénédictine Hildegarde de Bingen et notamment de ses très célèbres *Physica* et *Causae et curae*. La valeur de ces religieuses est tant considérée au sein de la chrétienté que ce qui paraît aujourd'hui est accompli à Fontevrault au XIIème siècle : quand Robert d'Abrissel fonde deux monastères (l'un composé par des femmes, l'autre par des hommes), il les place sous la seule autorité d'une abbesse. Cette période fut-elle alors un âge moyen pour la femme ou au contraire un âge d'or ? Sans être aussi catégoriques évidemment, voyons que le constat reste sans appel : nous avons encore beaucoup à apprendre du Moyen Âge ! ■

Alice Ferney, romancière de la féminité

Par Ombeline Chabridon

Le roman d’Alice Ferney est une peinture de genre. L’élégance des veuves retrace le destin d’une lignée de femmes à la fin du XIXème siècle. Au gré des pages, il tisse le fil éternel de la vie, des naissances et des deuils, et fait l’éloge de la féminité.

Trois femmes, un seul cœur. Les lignes d’Alice Ferney ouvrent au lecteur l’intimité de la femme. Les *veuves* dont elle parle ont vécu il y a un siècle, mais leur voix et leur cœur ont un écho éternel. Tout, dans ce roman, et les mots eux-mêmes, sont emprunts de grâce, de douceur, de dureté aussi, et de courage. D’un immense courage. Ce livre d’une centaine de pages présente des dimensions d’épopée. Les héroïnes en sont Valentine, Mathilde, et Gabrielle. Ces femmes sont épouses, mères, et majestueusement femmes. Alice Ferney a su trouver les mots pour dire la tendresse d’une jeune femme, pour évoquer l’union des chairs dans un don total, pour représenter l’attente souriante et lasse d’une jeune mère jusqu’au bonheur ineffable de sa délivrance. Elle pousse l’examen au plus profond du cœur

féminin pour le représenter passionné, doux, sensible, et fort.

Douces et malheureuses

D’emblée, le ton est donné : *l’élégance des veuves*. Les femmes chez Alice Ferney sont dignes et éprouvées. Familières de la souffrance, elles côtoient la mort, vivent la séparation, connaissent la solitude. Loin de les accabler, leurs épreuves aiguïssent leurs sensibilités et cisèlent leurs âmes, les rendant plus belles encore, plus délicates et plus grandes. « *Valentine était cependant trop juste pour s’abaisser à blesser quiconque, sous le mauvais prétexte qu’elle-même était blessée, elle fut douce en étant malheureuse* ».

Valentine, première femme de cette lignée, est la figure de l'épouse. De son mari, Jules, elle reste tout au long du roman, entièrement attachée, et ce, longtemps après la mort de Jules. Le malheur de Valentine est de rester sur terre alors que son mari l'a quittée si vite. Elle incarne l'amour absolu, idéal et terrible, d'une femme pour un homme, au-delà des corps, jusqu'au souvenir : « *C'était une manière comme une autre d'être fidèle, à l'infini* ».

Valentine poursuit seule l'éducation de ses enfants, et elle retrouve en chacun d'eux son Jules disparu, faisant sa force et sa faiblesse.

Après la grossesse et l'enfantement, après l'éducation, vient le moment de l'envol, des séparations, des départs, des mariages, et viennent avec eux leurs lots de souffrances et leurs lots de joies. Lorsque l'unique fille

sentiments de révolte, de colère et d'impuissance qui broient le cœur de la mère : sa fille lui est enlevée, « *une lignée de mères se brisait là* ». Car c'est bien la transmission, la lignée, et la famille que chante ce roman à travers le récit de ces femmes.



Mathilde et Henri, ©2016 Nord-Ouest Films

La maternité dans l'immensité et l'inconnu

Mathilde, la belle-fille de Valentine, incarne la maternité. Mathilde donne naissance à de très nombreux enfants, et semble s'accomplir dans cette progéniture abondante. Chaque nouvelle grossesse charge Mathilde d'une grâce nouvelle, chaque nouvelle naissance la fait renaître, chaque nouvel enfant lui apporte un éclat nouveau. L'enfantement, pour Mathilde, est un accomplissement personnel et la source d'un bonheur profond, mais c'est aussi le moyen d'une insertion sociale : « *Au terme de cette naissance, elle*



Valentine et ses petites-filles, ©2016 Nord-Ouest Films

de Valentine annonce à sa mère sa décision d'entrer au carmel, Alice Ferney analyse les

sentit qu'elle était née aussi. Elle devina que l'enfant était sa richesse et sa faille. [...] L'enfant la faisait, lui donnait une place dans l'immensité et l'inconnu ». Si Alice Ferney souligne cette étonnante ambivalence, elle ne conteste pas que ces femmes trouvaient ainsi leur bonheur et leur accomplissement. Aux lectrices du XXI^{ème} siècle, cette dimension sociale de la maternité reste troublante. C'est qu'elle représente la réalité d'une époque bien précise où l'accomplissement d'une femme et la réussite d'un homme se mesuraient à leurs enfants.

Dans le roman d'Alice Ferney, les passions sont présentées avec une sorte de vernis d'absolu qui leur donne un aspect figé, légèrement suranné, qui les fait toucher à l'universel. Le roman se fait peinture de genre, scène de vie, tableau d'un intérieur bourgeois à la fin du XIX^{ème} siècle. Au centre de la représentation trône la femme. Autour d'elle se déploie sa multitude d'enfants. À l'arrière-plan figure le mari, rêveur, assis dans un fauteuil, un livre ou une tapisserie entre les mains. Car l'homme chez Alice Ferney apparaît effacé, distrait, souvent absent, quasi fragile. Si, pour Alice Ferney, magnifier au mieux la femme impliquait peut-être de ternir l'homme, il reste qu'elle dépeint avec justesse la réalité bourgeoise du tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle.

C'est bien la transmission, la lignée, et la famille que chante le roman à travers le récit de ces femmes

Représenter l'éternité

La dimension picturale de ce roman ouvre au cinéma d'intéressantes perspectives. Le réalisateur français d'origine vietnamienne Tran Anh Hung se saisit du récit et l'adapte à l'écran dans son film *Éternité* paru le 7 septembre 2016. Il se lance le défi de repré-

senter en image ce qu'Alice Ferney est parvenue à matérialiser : l'élan éternel et implacable de la vie. Et on peut dire que Tran Anh Hung y est arrivé. Une recension de Stanislas Claude publiée le 17 septembre 2016 dit : « *Tran Anh Hung fait le choix de la langue pour scruter le quotidien d'une famille à travers les âges. De la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à nos jours, les*

joies et coups du sort se suivent dans une chorégraphie parfaite ». Cette critique résume bien ce qui fait la qualité de la production de Tran Anh Hung. Son film revêt une esthétique très particulière de lenteur, de délicatesse et de spontanéité, à l'image de la vie qu'il entend dépeindre. Sans faire l'unanimité, il est une belle exploration de la capacité qu'a le cinéma à *adapter* des mots en images, à représenter, c'est-à-dire à *rendre présente*, l'idée abstraite et familière qui jaillit de *l'Élégance des veuves* : l'éternité. ■

Belles Morisot

Par Olivia Jan

Le secret des vocations des sœurs peintres Morisot : des secrets d'artiste professionnelle et d'épouse et mère de famille.

Morisot, ce n'est pas un, mais deux peintres, que ce nom regroupe. Deux femmes peintres, à une époque où la carrière artistique est privilège unique du sexe fort. Deux sœurs peintres, éminemment douées. Cependant, si la renommée du talent de l'une traverse les siècles, le nom de l'autre tombe dans l'oubli. Retour sur le mystère d'une vie, celle de Berthe et d'Edma Morisot.

Deux sœurs sur la ligne de départ

Elles sont trois sœurs. Yves, l'aînée, porte un nom d'homme. Elle voit le jour en 1838, tandis qu'Edma et

Berthe naissent en 1839 et 1941. Très vite, une alliance se crée entre les deux plus jeunes. Berthe ignore superbement son aînée et ne peint que la cadette, son modèle favori. Elles ont en commun un goût prononcé pour la peinture et des prédispositions artistiques indéniables. Leur père, Edmé Tiburce Morisot, est lui-même grand amateur d'art et artiste frustré. Il est d'abord préfet du Cher, puis intègre la Cour des comptes de Paris, où la famille s'installe en 1852 : la famille est aisée et les meilleurs maîtres sont donnés aux sœurs Morisot. La capitale leur offre le Louvre où elles s'adonnent avec passion à la copie et à la peinture — un peu trop au goût de leurs parents qui s'effraient de les voir côtoyer la



bohème, à même pas vingt ans. Les jours autorisés aux copistes, une foule d'hommes et de femmes se rendent au Musée. D'ordinaire si calme, le Louvre devient ruche. Les commentaires et les rires fusent. Chacun s'installe avec sa boîte de peinture, son pliant, son chevalet, devant les chefs-d'œuvre. Tous ont une vocation commune, celle de l'Art. Edma et Berthe n'échappent pas à cette frénésie créatrice. Les jours de copie, elles s'assoient devant un Raphaël ou un Titien, l'une à côté de l'autre dans leurs jolies robes blanches, sous l'œil vigilant de leur mère. Elles suivent également des cours auprès de Camille Corot. Ce grand peintre de paysage leur dispense un enseignement austère mais exigeant. Il discerne en Edma de grands talents : il juge son travail plus appliqué, plus fin. Quelle maîtrise dans le portrait qu'elle brosse de Berthe! Elle fait poser sa sœur devant son chevalet, palette sous le bras, un pinceau effilé — son sixième doigt — à la main. Aussi brune qu'Edma est blonde, Berthe est aussi grave qu'Edma riante. La jeune fille a vingt-deux ans, mais déjà sa figure ténébreuse frappe. Son regard sombre — alors même qu'elle a les yeux verts — fixe obstinément sa toile. Berthe est peut-être moins douée qu'Edma, mais sa volonté de fer la meut inéluctablement vers l'art. Avec ce portrait (collection particulière), Edma brosse moins le portrait de l'artiste, que les noces de sa sœur avec la peinture.



Le Berceau, Berthe Morisot, 1872, ©panorama de l'art

Berthe s'impose

Ces années d'apprentissage sont autant de merveilleux souvenirs pour les deux sœurs qui suivent avec enthousiasme leur passion commune. L'année 1864 consacre leur talent avec leur première participation au Salon annuel. Leurs toiles sont peu remarquées par la critique qui ne les départage pas et qui les mentionne ensemble sans s'attarder. Dans *La Gazette des Beaux-Arts*, Paul Mantz les classe avec d'autres femmes parmi les "peintres de ménage" — comme on dit femmes de ménage. Mais les deux jeunes filles sont dans la place. Elles sont encore admises aux Salons de 1865, 1866,

1867 et 1868 et accomplissent en inséparables leurs premiers exploits officiels. Là, elles côtoient les grands noms. Cependant, pour Edma, la course à la peinture s'arrête aussi vite qu'elle a commencé. Edma est sans aucun doute très douée, ainsi qu'en témoignent ses rares productions conservées et les échos favorables de son excellent professeur. Mais la vie a creusé l'écart entre les deux sœurs. Non pas l'écart des cœurs — elles resteront toujours très unies — mais l'écart des existences. Le mariage d'Edma avec l'officier de marine, Alphonse Potillon, en 1869, sonne le glas de sa carrière professionnelle. Pour la plupart des femmes à cette époque, mariage et maternité riment en effet avec une existence

rangée ponctuée de nombreuses joies, mais qui ne laissent peu de loisir à une vie professionnelle ou artistique. Exilée à Lorient, Edma a le bonheur de recevoir souvent sa sœur qui rapporte esquisses et peintures de ses visites bretonnes, parmi lesquelles *Le Berceau* (Musée d'Orsay), sans conteste l'une de ses toiles les plus connues. Ce portrait d'Edma et de sa fille, Blanche, c'est aussi le portrait de tous mère et enfant. Portrait de femme, portrait de maternité, où un troisième personnage, le doux sommeil, semble peint sur la toile. Ce tableau, Berthe l'expose au salon des Impressionnistes, en 1874. Elle est la seule femme du groupe à y participer. Si d'aucun en souligne la grâce et l'élégance, le tableau y est, encore une fois, à peine remarqué. A charge de revanche !



Jeune femme en toilette de bal, Berthe Morisot, 1879, © Wikipédia

Reine impressionniste

En 1874, à l'âge de trente-trois ans, Berthe accède enfin aux désirs de sa mère désespérée, en se mariant. Elle prend pour époux, Eugène Manet, frère du peintre Edouard Manet. Ce n'est certainement pas l'époux que Marie-Cornélie eût souhaité pour sa fille, mais de guerre lasse devant les refus de sa dernière fille, elle ne peut qu'accepter son choix. Séduisant garçon, aux épaules frêles et aux discours tonitruants, homme extravagant et républicain acharné, Eugène Manet n'a rien pour plaire à sa belle-

mère. Grand ami de Berthe, c'est Edouard Manet qui présente son frère à la jeune femme. Sincèrement éprise d'Eugène, Berthe ne peut que se féliciter de son mariage. Son mari, loin de l'écartier de la peinture, l'y encourage. Ce sont des années particulièrement fertiles pour Berthe. Elle participe à sept expositions du groupe sur les huit organisées entre 1874 et 1886. Elle voyage à Gênes, Pise, Florence, Jersey, Amsterdam. Elle expose à Paris, à Bruxelles, à New-York. Elle vit entourée d'artistes et d'écrivains. L'année 1879 qui marque la naissance de sa fille Julie est la seule parenthèse dans sa production.

Enfin, Berthe surmonte avec brio l'un des obstacles les plus difficiles pour une femme peintre : celui d'être considérée comme une artiste à part entière et non comme une simple amatrice. A cet égard, il n'est que de rappeler combien l'achat, encouragé par Mallarmé, de *Jeune femme en toilette au*

Elle broie sur sa palette des pétales de fleurs, pour les étaler ensuite sur la toile en touches spirituelles, soufflées, jetées un peu au hasard

bal par le musée du Luxembourg à Paris, alors musée des artistes vivants, fut une marque de reconnaissance déterminante pour elle. Berthe livre avec ce tableau une évocation libre et brillante d'une jeune femme en tenue de soirée, qui excite la plume de la critique. Voici ce qu'en dit Charles Ephrussi dans *La Gazette des Beaux-Arts*, en 1880 : « Mme Berthe Morisot est française par la distinction, l'élégance, la gaieté, l'insouciance ; elle aime la peinture réjouissante et remuante : elle broie sur sa palette des pétales de fleurs, pour les étaler ensuite sur la toile en touches spirituelles, soufflées, jetées un

peu au hasard, qui s'accordent, se combinent et finissent par produire quelque chose de fin, de vif et de charmant ».

En 1895, Berthe s'éteint d'une grippe. Son talent est loué et reconnu, dès avant sa mort. Femme peintre, peintre de femmes, elle aimait farouchement la peinture. ■

Le Féminisme, rêve et révolution

Par Emmanuel Hanappier

Alors même que l'égalité des droits est acquise depuis plusieurs décennies, la cause féministe se montre toujours plus pressante dans nos sociétés occidentales influencées par des mouvements radicaux, et elle s'éloigne bien souvent de son objet initial. Mais où se situe l'enjeu de ce combat ? Quels ont été les courants de pensée à son origine ?

L'histoire de la philosophie ne propose pas de système élaborant une conception particulière de la femme, et c'est pourquoi les mouvements féministes s'attribuent le mérite d'avoir fait surgir dans notre société la question de la femme, de sa définition, de sa place, de ses aptitudes...

Cependant, il n'est pas exact de considérer que la femme a été négligée jusqu'à l'époque moderne, tant par la société dans son ensemble que par les milieux savants. En réalité, ni la femme ni l'homme n'ont constitué un objet d'étude philosophique à proprement parler, chacun étant instinctivement compris dans la notion d'Humanité

ou d'Homme, c'est-à-dire d'animal raisonnable et social.

La révolution que représenta l'émergence du féminisme réside donc plutôt dans la nouvelle conception qu'il propose du dualisme de la nature humaine. Il ne pose pas un problème, il refuse la solution qui en était apportée jusque-là.

Un peu d'histoire

Le féminisme est apparu comme un mouvement militant dès la fin du XIX^{ème} siècle dans plusieurs pays d'Europe avant de se définir en France dans la seconde moitié du

XXème siècle à travers différentes doctrines philosophiques, notamment l'existentialisme.

Mais alors que l'on trouve au siècle des Lumières les prémices de ces revendications, la Révolution française ne permit pas de réaliser les aspirations qui avaient pourtant été formulées par Condorcet, puis surtout par Olympe de Gouges, en 1791. Il semble qu'au contraire elle ouvrit une période d'avalissement de la condition féminine du fait de l'éloignement de la religion ainsi que du développement de l'économie

d'un tel décalage entre l'énonciation des principes du libéralisme et leur application politique et sociale à la condition de la femme. Louis de Jaucourt y remet en cause la légitimité naturelle de la différence de condition de l'homme et de la femme. Selon lui, ce sont les lois civiles et les conjectures sociales qui ont défini le rôle de la femme au sein de la famille, et celles-ci sont susceptibles d'évoluer, argument qui sera largement repris par la suite. Mais il manifeste, par ailleurs, une grande méfiance quant à l'aptitude des femmes à intégrer les

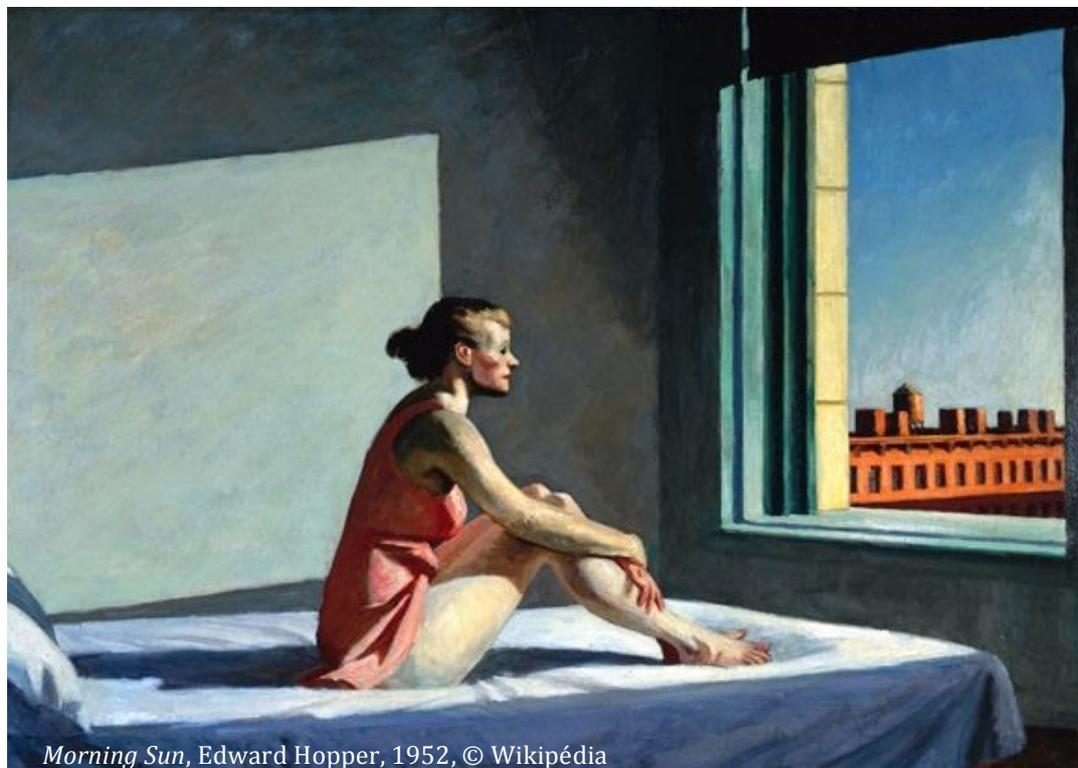
sphères politiques et intellectuelles, à l'instar de Rousseau qui affirme au livre V de l'*Emile* que « *la recherche des vérités abstraites et spéculatives [...] n'est point du ressort des femmes* ».

Une rupture philosophique

Les écrivains français qui, dans les années 60, cherchèrent

à définir une doctrine philosophique de l'émancipation définitive de la femme, mirent en œuvre la déconstruction du modèle traditionnel de notre société. Cette déconstruction s'opère à travers le primat de la notion de « créativité », c'est-à-dire d'autonomie, sur celle de « dépendance ».

Il convient, pour comprendre un tel basculement, de revenir à la théorie aristotéli-



Morning Sun, Edward Hopper, 1952, © Wikipédia

utilitariste et industrielle. Le code civil de 1804, notamment, réduisit durablement la participation des femmes à la vie politique et sociale, et ce n'est donc pas un hasard si la France n'accorda que très tardivement aux femmes le droit de vote, près d'un siècle après la proclamation du suffrage universel.

L'article « femme (droit naturel) » de l'*Encyclopédie* nous éclaire sur les raisons



Room in New York, Edward Hopper, 1932, © Wikipédia

cienne du mouvement, qui a très profondément imprégné notre société. Le philosophe s'appuie sur les deux couples conceptuels que sont la Puissance et l'Acte, ainsi que l'Essence et l'Existence pour expliquer l'action humaine. Dans chacun de nos actes, nous « actualisons » notre aptitude (puissance) à recevoir une perfection, laquelle est à la mesure de notre essence. Ainsi, cette essence, qui est la « forme » de notre être, contenue dans la perfection d'un être suprême, se réalise perpétuellement dans notre existence.

La dépendance par rapport à une essence est donc aussi transcendance, et explique la spécificité de notre être. Le refus de cette notion a pour conséquence la remise en cause de la dualité homme-femme et de manière générale le dévoiement de la notion d'altérité.

La philosophe et féministe contemporaine Françoise Collin défend, par exemple, l'idée selon laquelle les individus se définissent au cours de leur existence plutôt qu'ils ne dépendent d'une réalité qui les dépasse. S'inscrivant en faux par rapport à

la pensée classique, elle se rattache au courant existentialiste qui affirme que l'existence précède l'essence.

Jacques Derrida, autre penseur engagé en faveur de la cause féministe, disait à la même époque que « *la vérité n'est pas identifiable à une représentation mais est la pensée en mouvement* ». La notion de mouvement ne résulte plus de l'actualisation d'une puissance en vertu d'une essence donnée, mais semble, encore une fois, la précéder et la définir.

Dépassant largement la pensée des Lumières, ces philosophes parviennent à déstabiliser profondément la fixité des caractères et à imaginer une société où la dualité de l'homme et de la femme n'entraînerait aucun déterminisme.

L'influence de Simone de Beauvoir

Elle marqua profondément l'idéologie féministe par sa lutte en faveur de la légalisa-

tion de l'avortement et par la publication de son essai *Le deuxième sexe*, en 1949. Dans cet ouvrage, elle s'attache à déconstruire le mythe de l'éternel féminin qu'elle croit retrouver tant chez Paul Claudel que chez André Breton. En analysant leur œuvre, elle déclare : « *Vérité, Beauté, Poésie, la femme est tout sous la figure de l'Autre, tout excepté soi-même* ». Elle accuse ces écrivains de masquer l'infériorité de la condition de la femme derrière un rôle spirituel, et de ne la considérer que relativement à l'homme.

Si elle reconnaît, dans une certaine mesure, la noblesse du rôle traditionnel de la femme au sein de la famille, elle ne peut supporter le caractère irrémédiable d'avoir été « *biologiquement vouée à répéter la Vie* ». La femme, jusque-là, « *trop docile pour menacer l'œuvre des hommes* », « *se borne à l'enrichir* », elle doit maintenant s'émanciper.

La dépendance par rapport à une essence est donc aussi transcendance, et explique la spécificité de notre être

Cette émancipation se fera nécessairement par le travail et la production, cette dernière étant opposée à la procréation. « *Par son rapport avec le but qu'elle poursuit, avec l'argent et les droits qu'elle s'approprie* »

la femme peut enfin « *éprouver sa responsabilité* », c'est-à-dire échapper à la détermination de son être pour rejoindre celle de l'homme. C'est elle qui permet la jonction de l'existentialisme et du féminisme.

Le féminisme est radical puisqu'il implique nécessairement de révolutionner tous les domaines de la société et les réalités biologiques. Il devient par ailleurs identitaire lorsqu'il tente de bouleverser notre rapport au langage. Enfin, ses partisans ont l'impertinence de parler au nom d'une gent féminine qu'elles ne peuvent représenter. ■



La place de la femme c'est à la ... ?

Par Alain d'Yrlan de Bazoges

« La femme ». Voilà un sujet que l'on retrouve partout, tout le temps. On crée des cours « au prisme de la femme », des magazines « pour femmes », des associations de femmes en entreprise, en école d'ingénieur, à l'armée, on écrit des livres sur « les grandes femmes dans l'Histoire », etc. Chaque sujet, chaque domaine a droit à son « regard féminin ».

A force, cela peut paraître évident, naturel, justifié. Pourtant, vouloir traiter de « la femme » est bien une prise de position, un postulat non neutre, qui induit l'idée d'une différence sexuelle intrinsèque dans le sujet que l'on étudie, premièrement, et surtout l'idée que le regroupement de toutes les femmes par ce dénominateur commun assez large est quelque chose de pertinent.

Si l'objet de cet article n'est décidément pas de se prononcer sur un tel débat, il est utile de le présenter rapidement car, on le verra, il plane au-dessus des différentes manifestations de la « question féminine » dans l'actualité, à commencer par la traditionnelle avalanche d'articles à l'occasion de la

Journée internationale du droit des femmes ce lundi 8 mars.

Cette journée, abrégée et simplifiée par tout le monde en « journée de la femme » peut être intéressante sur de nombreux points. Elle permet ainsi de mettre en avant des sujets graves, comme les violences domestiques. Encore bien trop importantes, celles-ci ont empiré avec la crise sanitaire que nous traversons depuis un an. Ainsi, les forces de l'ordre ont effectué 44 % d'interventions en plus pour des différends familiaux par rapport à la même période en 2019. Par ailleurs, la fréquentation de la plateforme arretonslesviolences.gouv.fr portant sur les violences conjugales a plus que doublé.



Clitoris gonflable en face de la tour Eiffel, © Gang du clitoris

A côté de cette sensibilisation nécessaire, cette journée de la femme a aussi été marquée par des événements à l'utilité plus discutable, comme l'exposition d'un clitoris géant sur le parvis du Trocadéro. Le Gang du clito et Simone Media ont ainsi installé un clitoris gonflable rouge vif de 5 mètres de haut en face de la tour Eiffel ce lundi, dans le but de « *dénoncer l'inégalité de traitement institutionnel et médical du clitoris* ». Au-delà d'un combat assez farfelu, il est intéressant de remarquer cette tendance d'un certain féminisme à la plus grande des vulgarités. En effet, applaudirait-on l'installation d'un phallus ou d'une prostate géante devant la tour Eiffel, l'envisagerait-on même ? De médiocres chanteuses comme Cardi B encensent dans leurs chansons leurs organes génitaux, des féministes prennent fièrement la pose en « *womans-preadant* », d'autres affichent ostensiblement leurs dessous de bras poilus : il y a chez un certain féminisme l'envie de singer des comportements masculins qu'aucun homme sensé n'aurait idée de mettre en avant.

On pourrait balayer ces comportements de la main, en arguant qu'ils ne représentent qu'une partie minoritaire et extrémiste du mouvement féministe, mais c'est, au contraire, ce qui rend leur analyse pertinente. Analyser l'extrême d'un mouvement, c'est mieux en saisir les tendances, qui sont alors poussées à leur paroxysme. Évidemment, par exemple, que tous les socialistes ne sont pas polygames, mais la rationalisation et la présence de la polygamie dans les mouvements anticapitalistes les plus radicaux nous permettent de mieux identifier la critique marxienne du mariage comme institution réactionnaire. De même, évidemment que toutes les féministes n'ont pas les cheveux courts, les poils de bras longs et le vocabulaire de travailleurs de chantier. Pour autant, la présence de tels profils dans les franges les plus radicales du féminisme nous permet d'identifier la tendance de fond d'un des courants du féminisme, qui voit dans la différenciation sexuelle la source des inégalités et oppressions sexuelles, et par corollaire l'imitation des hommes comme le moyen de faire disparaître ces dernières.

C'est ce courant féministe, appelant à la fin de la différenciation des sexes, qui s'accommode très bien des mouvements transsexuels et transgenres, et qui s'oppose donc à un féminisme qui appelle à une identité féminine propre, à une différenciation sexuelle prononcée. Cette opposition entre féminisme pro-trans et féminisme différentialiste, aussi appelé TERF pour *Trans-Exclusionary Radical Feminism*, s'est notamment illustrée ce dimanche. En effet, certaines féministes, dont l'ex-FEMEN Marguerite Stern, manifestaient à l'appel du CAPP (Collectif Abolition Porno Prostitution) ; elles se sont fait agresser par d'autres groupes féministes pro-trans et pro-islam, avant que la police ne les sépare. Exemple s'il en est de la tendance "sinistrisme" des mouvements de gauche, où il apparaîtra toujours un mouvement plus radical que l'ancien.

Si la journée de la femme est donc un projecteur sur les différentes dérives que peut porter la question féminine, il est aussi l'occasion d'un opportunisme commercial impressionnant. La journée de la femme, souvent transformée en semaine voire quinzaine de la femme est ainsi l'occasion de recevoir les communiqués de presse de toutes les entreprises du monde, qui nous informent de leurs vertueux efforts pour un monde plus juste, égalitaire et riant. Quelle joie d'apprendre que la papeterie Bidule pense que les femmes sont tout aussi capables de diriger que les hommes, ou que l'usine de traitement de déchets Machin va mettre en place une cellule de veille contre le harcèlement. Ces communiqués sont presque

toujours des ramassis de bons sentiments mielleux que personne ne lit, et les entreprises ne les publient que parce que l'absence de déclaration serait vue comme un non-intérêt voire de la complicité. C'est vrai que si Sodebo ne nous pondait pas une déclaration sur son engagement contre le harcèlement sexuel, tout le monde penserait que c'est une entreprise qui encourage ces comportements...

Pour ce type d'exercice, mieux vaut se contenter du strict minimum et déclarer que l'on est gentil, et qu'on travaille à rendre le monde gentil. En effet, plus vous vous prononcerez, plus vous essaieriez de montrer



Burger King 
@BurgerKingUK

Women belong in the kitchen.

4:01 AM · Mar 8, 2021 · Twitter Web App

vos vertus, alors plus vous vous exposez aux critiques, comme c'est le cas pour Burger King UK et son *tweet* maladroit sur la place des femmes en cuisine.

Si vous voulez faire plus qu'un simple communiqué insipide, vous pouvez aussi lancer une campagne de promotion spéciale pour la journée de la femme. Comme ça, vos intentions seront claires et nettes : « oui oui on est féministe, maintenant achetez nos produits ». Et il faut reconnaître que le procédé marche assez bien, car il associe alors inconsciemment chez les consommateurs la décision d'achat à un acte militant. Peu importe que l'achat de sous-vêtements, fabriqués par des enfants du tiers-monde pour un

salaire de misère, ne soit pas vraiment un acte féministe. Ce qui compte c'est que le consommateur y croie. L'entreprise fait oublier ses récents scandales et apparaît comme moderne et engagée, le consommateur drape son achat impulsif d'un voile d'engagement, tout le monde est content. Plus que la Saint-Valentin, voilà la véritable fête commerciale par excellence.

Violences conjugales, inepties idéologiques, consumérisme crasse, voilà un ta-

bleau bien peu reluisant. Bien entendu, le trait est volontairement grossi et les exemples sont choisis à dessein pour étayer un propos. Il reste que cette journée de la femme donne peu de raisons de se réjouir. Pourtant, il n'est pas difficile de trouver des figures féminines inspirantes, courageuses et admirables. Mais sans doute n'a-t-on pas besoin d'attendre la journée de la femme pour en parler. ■

ENTRETIEN EXCLUSIF



Le collectif Némésis : *Nous entendons parler aux femmes françaises de problématiques qu'elles rencontrent en France, au quotidien*

Propos recueillis par Alban Smith et Ombeline Chabridon

A 23 ans, après deux années de droit puis un BTS dans le secteur social, Alice dirige le collectif Némésis. Il a été fondé il y a deux ans par un groupe d'amies qui ne se retrouvaient pas dans le féminisme mainstream et qui étaient décidées, comme le dit le manifeste du collectif, à "s'emparer du combat concernant l'épanouissement de la femme occidentale". Travaillant à plein temps pour Némésis depuis février, Alice a le projet de professionnaliser l'association d'ici septembre prochain.

Pouvez-vous présenter le collectif Némésis, et expliquer le sens de son nom ?

Némésis est né il y a deux ans, en octobre 2019, par une petite dizaine de parisiennes. C'était un peu une impulsion du cœur au départ. Nous n'avions pas d'idéologie particulière, si ce n'est que nous ne nous retrouvions pas dans le féminisme *mainstream* et

que nous voulions dénoncer des choses bien particulières. L'élément vraiment déclencheur pour moi, ça a été un événement survenu en Bretagne : une jeune femme s'est faite violer dans son propre jardin par un migrant qui habitait à côté. *Ouest-France* a traité l'affaire de manière calomnieuse : à la souffrance de la femme violée, le média substituait la souffrance du migrant, évo-



Alice du collectif Némésis

quant ses conditions d'accueil et ses difficultés. J'ai trouvé ça scandalisant.

Quant au nom *Némésis*, il renvoie à une déesse de la mythologie : elle incarne la juste colère et le châtement divin. Violée par Zeus quand elle était jeune, elle a décidé de combattre *l'hybris* (démésure). La dimension identitaire et culturelle de la mythologie nous plaisait bien aussi.

Vous définissez-vous comme des féministes identitaires ?

Oui, dans le sens où nous entendons parler aux femmes françaises de problématiques qu'elles rencontrent en France, au quotidien. Ce n'est pas une idéologie, comme le nationalisme, par exemple. Le mot identitaire renvoie strictement à l'identité. Cela passe aussi par la mise en avant de notre Histoire comme berceau de l'épanouissement de la femme, et par la

défense de nos grandes femmes françaises. Nous avons pensé au départ à fonder un mouvement plus global, peut-être moins franco-centré, mais nous avons finalement choisi de nous concentrer sur ce qui passe en France, pour ainsi gagner en efficacité, sans nous disperser.

Libérer la parole des femmes, est-ce dire tout ce que l'on veut...

Libérer la parole des femmes, pour moi, ce n'est pas leur faire dire ce qu'elles veulent, c'est surtout leur faire dire ce qu'on ne veut pas qu'elles disent, ce qu'on ne veut pas entendre. Nous voulons leur permettre de dire des choses sur lesquelles elles n'ont pas toujours la capacité de parler. Aujourd'hui, on explique les agressions sexuelles accomplies par des personnes racisées par leur pauvreté plus que par leur culture. On peut parler d'un véritable tabou.

Nous, nous entendons lier les violences sexuelles à la culture des agresseurs : ce n'est pas uniquement un problème de pauvreté. D'ailleurs, les chiffres officiels du Ministère de l'Intérieur concernant la proportion d'étrangers dans les agressions sexuelles appuient ce que nous défendons. La cause des femmes avancera quand on commencera à reconnaître qu'il existe des problèmes propres à certains groupes socio-culturels.

L'engagement politique des jeunes est un sujet très important. Pour vous, le combat de Némésis est-il un combat politique, et si oui, comment entendez-vous vous réapproprier ce combat qui est aujourd'hui plutôt l'apanage de la gauche ?

Je ne sais pas si notre action est plus politique ou sociale/sociétale. Nous "réapproprier" ce combat, cela se fait d'une part en montrant que le féminisme aujourd'hui est plutôt de l'idéologie de militantes d'extrêmes gauches. Je pense qu'il existe trop d'étiquettes politiques dans le féminisme, c'est un combat trop politisé. Au départ, nous nous trouvions entre deux courants : d'un côté, des féministes radicales (des misandres déguisées en féministes), de l'autre des féministes "intersectionnelles" : ce format met tous les combats sociaux derrière la même banderole. Notre combat à nous, il est plus restreint, mais il nous paraît plus cadré, plus efficace et plus utile. Notre action a deux objectifs principaux : premièrement, recueillir et porter les témoignages des femmes qui se sentent seules et qu'on n'écoute pas, et deuxièmement, faire en

sorte que les pouvoirs publics s'emparent de ce problème de l'immigration et des violences sexuelles. Cela passe par des actions symboliques et fortement médiatisées, comme ce 31 janvier dernier au Trocadéro pour notre *No Hijab Day*.

Vous n'acceptez pas les hommes dans votre collectif, quelle place leur laissez-vous dans votre action ?

Si les combats idéologiques de Némésis sont de dénoncer les violences faites aux femmes et de mettre en avant les femmes qui ont construit la France, c'est aussi de briser la guerre des sexes préoccupante dans de nombreux mouvements dits féministes aujourd'hui, qui sont en fait souvent plus misandres que féministes. Nous nous attachons à rendre hommage à un homme qui intervient lorsqu'une femme se fait agresser dans la rue. Nous voulons montrer que nous avons besoin des hommes, nous voulons montrer que la force masculine est toujours au service des femmes.

Mais pour ce qui est du combat militant, puisqu'il est fondé sur le témoignage, il était important pour nous que nous restions entre femmes, pour que les femmes se sentent libres de témoigner et qu'elles trouvent chez nous une oreille féminine capable, non seulement de comprendre, mais surtout de ressentir ce qu'elles ressentent.

On entend souvent que le féminisme rejoue la lutte des classes entre les hommes et les femmes. Pourquoi ne pas plutôt parler d'humanisme, terme peut être

moins clivant et plus rassembleur pour une société déjà très divisée ?

L'humanisme s'adresse à un public plus global, tandis que nous entendons parler de thématiques propres aux femmes, comme le harcèlement de rue. Par exemple, si nous nous opposons à la Gestion Pour Autrui (GPA), c'est aussi parce que nous possédons en nous un instinct maternel intrinsèque qui nous fait considérer la GPA

comme fondamentalement contraire aux droits et à la dignité de la femme.

Y a-t'il autant de féminismes que de féministes ?

Oui, absolument. Le grand problème, c'est que le féminisme est mal défini, et qu'on lui donne un sens très large qui regroupe beaucoup de combats. Il faut surtout lui ôter toute étiquette politique, et l'incarner dans la réalité. C'est cela qui touche. ■

NOS COUPS DE CŒUR ...

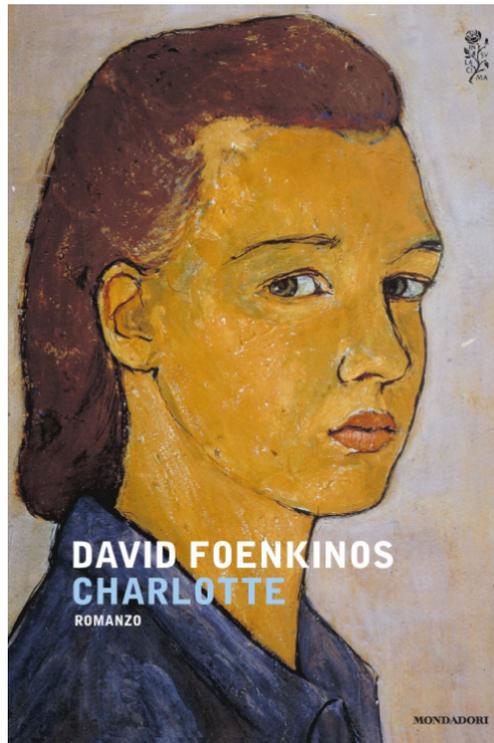
Charlotte par David Foenkinos

Par Charlotte Chomard

Pour ce numéro dédié aux femmes, j'ai choisi une lecture surprenante : *Charlotte*, de David Foenkinos. Dans un style bien reconnaissable, où les phrases se font lapidaires, condensées en paragraphes qui pourraient presque faire penser à un long poème en prose, l'auteur raconte l'histoire vraie d'une jeune femme, Charlotte Salomon, fauchée dans la fleur de l'âge par la Seconde Guerre mondiale. A première vue, rien qui ne sorte vraiment des innombrables témoignages et récits à propos des personnes victimes de la guerre. Pourtant, son histoire à elle devient exceptionnelle au fur et à mesure des pages, tragiquement vraie et poignante.

Quand la guerre éclate, alors qu'elle n'a que 22 ans, Charlotte vit une passion amoureuse fondatrice qui l'éveille à l'art voire même au génie. De 1940 à 1942, elle réalise plus de 1 300 gouaches aux couleurs vives et

expressives, comme s'il lui fallait lutter contre la noirceur ambiante. Son œuvre picturale sera son testament, celui-là même qu'elle abandonne à son médecin avant d'être emmenée à Auschwitz, où elle et l'enfant qu'elle portait mourront.



Elle n'avait alors que 26 ans et elle avait compris, à l'instant fatidique où elle avait remis ses dessins qu'ils concentraient sa vie. Peu connue encore à cette heure, l'artiste mérite d'être révélée par ce roman étonnant, qui nous emporte avec lui bien au-delà de la fiction. Ce n'est qu'en fermant le livre, et après avoir parcouru les cinquante gouaches parsemant ici et là l'édition intégrale, que l'on comprend que ces dessins sont là comme des preuves

frappantes de la véracité de ce destin. Le destin d'une femme forte et délicatement fragile à la fois, qui force l'admiration et le respect. ■

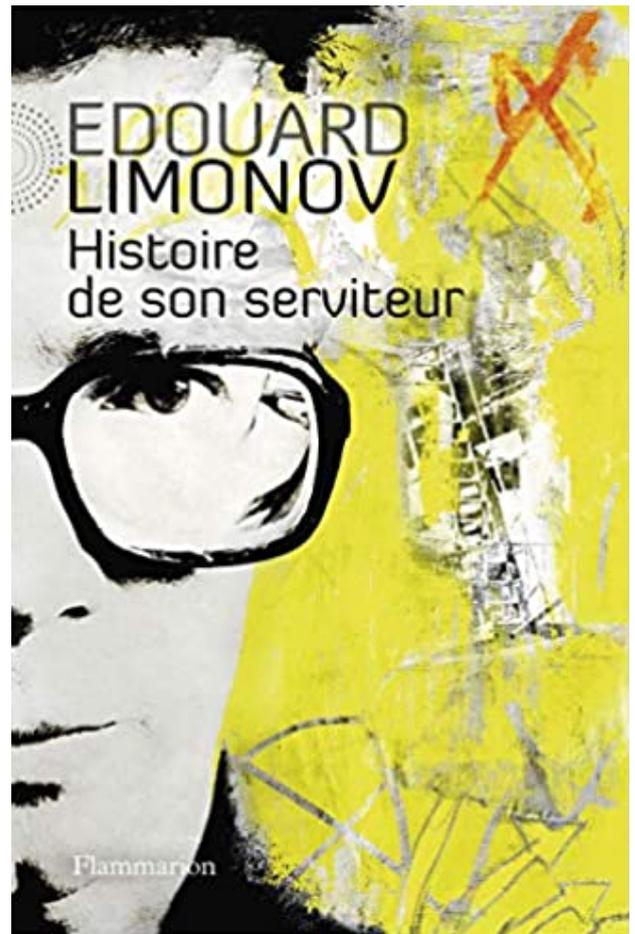
Histoire de son serviteur par Edouard Limonov

Par Serge

Le livre est rugueux et un peu fou. À l'image du poète russe. Dans *Histoire de son serviteur*, Limonov conte sa résistible ascension de clochard esthète à nabab à temps partiel d'un manoir.

Quand le maître revient le dissident soviétique se coule en laquais du stakhanov US : le philanthrope richissime. De l'ivresse pour le clinquant, le récit vire au jeu de massacre drolatique de cette société d'apparences et de masques. La séduction des appâts américains n'opère plus. C'est d'une douce honte que nous suivons les aventures d'un Édouard qui manie le verbe de l'action. Celui-ci s'incarnerait-il pour régler dans le réel ses frustrations personnelles ?

Des décennies après l'ouvrage, l'ancien punk reviendra en Russie pour fonder le sulfureux parti national-bolchévique. Limonov plus que zélateur d'une idéologie, c'est un regard vitaliste s'incarnant dans l'opposition infantile aux maîtres de la terre et du ciel. ■



Les Furtifs par Alain Damasio

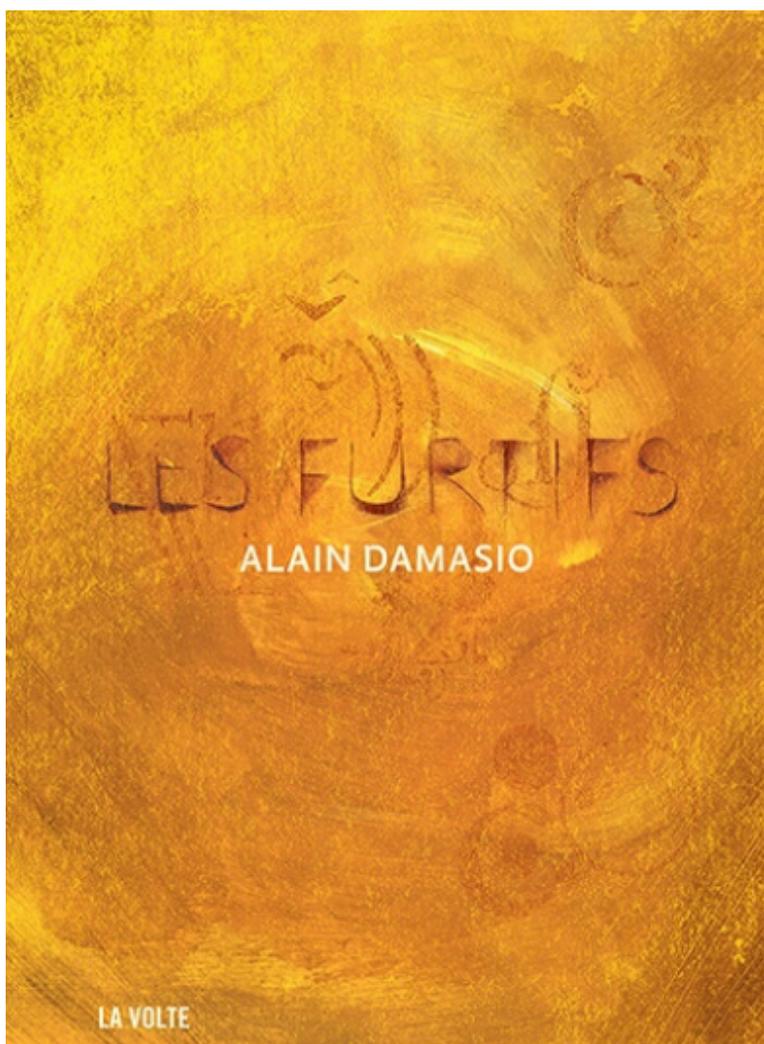
Par Ysende Debras

Quinze ans après *La Horde du contrevent*, Alain Damasio publie *Les Furtifs* en 2019. Dans un futur proche, les villes ont été rachetées par des entreprises privées qui, avec la complicité de l'Etat, ont fait de l'existence des citoyens un véritable technococon : l'intégralité du quotidien est géré par des intelligences arti-

ficielles qui rendent accessible le moindre désir...virtuellement. Parfaitement heureux, complètement contrôlés, les citoyens évoluent dans un monde où chaque acte est suivi à la trace, enregistré, stocké. Une catégorie de vivants échappe cependant à cet hyper contrôle: les furtifs. Êtres à la vitalité hors-norme, ils se déplacent en métabolisant tout ce qui se trouve sur leur passage, sans cesse changeants, invisibles, métamorphiques.

C'est dans ce contexte que Lorca Varese, un dissident, sociologue pour communes autogérées, perd sa fille qui disparaît un matin sans laisser de trace. Il se lance alors à sa recherche, persuadé qu'elle est partie avec les furtifs.

Des personnages terriblement attachants, une construction brillante, un univers nourri par un imaginaire foisonnant, une verve virtuose, une langue espiègle et vivace qui porte un fond toujours aussi solide...on retrouve dans ce troisième roman toutes les caractéristiques qui font la force des précédents. Préférant la qualité à la quantité, Alain Damasio est définitivement une valeur sûre de la littérature contemporaine. ■





Nous contacter :
lafuguejournal@gmail.com

Nous suivre sur Facebook et Instagram :
[lafuguejournal](#)